



RICHARD BURGIN

L'ÉCUME DES FLAMMES

13E NOTE EDITIONS

RICHARD BURGIN

L'ÉCUME DES FLAMMES

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Rebillon
Ce nouveau volume de notre **Série Sélect** est composé de 11 nouvelles, d'un essai sur Bill Evans et d'une conversation avec J.L. Borges, le tout précédé d'une introduction autobiographique écrite pour l'occasion. Une sélection inédite de 13^e Note Éditions.

J'ai changé la musique que j'écoute. J'ai mis la musique d'orgue de Bach à fond, sa *Toccatà et fugue en ré mineur*. Mes voisins vont sûrement appeler les flics, comme ils le font dès que quelqu'un s'amuse. L'angoisse existentielle baroque de Bach fait trembler les verres de whisky sur mon bureau. C'est la musique qui convient quand on écrit sur Richard Burgin, l'auteur américain chez qui terreur et beauté se mêlent le plus, un homme de courage et de dignité, composant les rythmes infernaux de l'âme américaine.

[Extrait de la postface d'Eric Miles Williamson]

Richard Burgin : Né à Brookline, ville jouxtant Boston (Massachusetts), il est l'auteur d'une douzaine de livres et d'une demi-douzaine de CD de jazz. Cinq fois récompensé par le Pushcart Prize, à côté d'écrivains comme Raymond Carver ou Joyce Carol Oates. Burgin est aussi fondateur et éditeur d'un prestigieux magazine littéraire, *Boulevard*, publié par l'université de St. Louis (Missouri) où il enseigne.

Photo couverture : David Alan Harvey / Magnum Photos.

Conception graphique : Christian Kirk-Jensen / Danish Pastry Design, Paris



SÉRIE SÉLECT
19€ TTC
www.13enote.com

**13E NOTE ÉDITIONS
DÉJÀ PARUS**

2009

Régime sec, Dan Fante
Putain d'Olivia, Mark SaFranko
Notre Dame du Vide, Tony O'Neill
Lock the Lock, Tommy Trantino
American Falls, Barry Gifford
Bons baisers de la grosse barmaid, Dan Fante
Speed, William Burroughs Junior

2010

Superbad, Tom Grimes
Confessions d'un loser, Mark SaFranko
Mémoires des ténèbres, Jerry Stahl
No Angel, Jay Dobyns
Limousines blanches et blondes platine, Dan Fante
Dernière descente à Murder Mile, Tony O'Neill
La Dernière Balade de Billy, William Burroughs Junior
Une éducation américaine, Barry Gifford
De l'alcool dur et du génie, Dan Fante
Lila, Robert Pirsig
Le livre des félures, 31 histoires cousues de fil noir, ouvrage collectif

2011

Un meublé dans la pénombre, Nelson Algren
Si je meurs au combat, Tim O'Brien
Dieu bénisse l'Amérique, Mark SaFranko

L'ÉCUME DES FLAMMES ★ RICHARD BURGIN

13^E NOTE ÉDITIONS

10, place Vendôme

75001 Paris

www.13enote.com

Direction éditoriale : Sandrine Belehradek

Coordination : Marianna Czarniecka

Traduction : Guillaume Rebillon

Relecture : Éliane Rizo

Direction artistique : Danish Pastry Design, Christian Kirk-Jensen

Traduction © 2010 par Guillaume Rebillon

Édition française © 13^e Note Éditions, 2011

Tous droits réservés

Titre original : *In flames*

Copyright © 2009 par Richard Burgin

Tous droits réservés pour la France

NOUVELLES

L'ÉCUME DES FLAMMES

RICHARD BURGIN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Guillaume Rebillon

13E NOTE EDITIONS

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Introduction par Richard Burgin 11

NOUVELLES

Le dealer 35

Le Dolphin 63

De tout mon cœur 79

Simone 95

Jardins fantômes 126

Miles 144

L'urne 169

Flamme 192

Rendez-vous en enfer 216

Le premier étage 230

Memo et Oblivion 252

NON-FICTION

Bill Evans. L'atelier de jazz 289

Le modernisme rusé d'Isaac Singer 297

Conversations avec Jose Luis Borges 309

Postface d'Eric Miles Williamson :
Richard Burgin et le rythme de l'enfer 345

RICHARD BURGIN

Richard Burgin est le rédacteur et l'éditeur du *New York Arts Journal*, qu'il a fondé en 1976. Il a enseigné l'écriture et la littérature à la Tufts University. Ses romans, sa poésie et ses critiques sont parues dans des magazines tels que *Partisan Review*, *Hudson Review* et *The New York Times Magazine*. Parmi ses livres, citons *Conversations avec Jorge Luis Borges* (1969), *Conversations avec Isaac Bashevis Singer* (1981), et un roman, *The Man with Missing Parts*.

« L'inimitable fiction de Richard Burgin est dépouillée, tout en sous-entendus, et pleine d'un insoutenable suspense. Nouvelle après nouvelle, nous sommes irrésistiblement attirés à l'intérieur de la vie de ses narrateurs insouciantes et d'une certaine manière, sympathiques, masculins pour la plupart. Pour les lectrices, cette expérience peut se révéler troublante, bien qu'éclairante ; quant aux lecteurs, ils ressentiront à coup sûr une saisissante piqure de reconnaissance et d'identification. Burgin excelle à la fois dans un "naturalisme" totalement convaincant et dans une sorte de "surréalisme" fluide et magique qui nous saisit sans crier gare. » (Joyce Carol Oates)

INTRODUCTION PAR RICHARD BURGIN

LE ROI ET LA REINE

À la fin de *Citizen Kane*, un des personnages d'Orson Wells, qui cherche en vain, à travers tout le film, le sens du dernier mot de Kane, *rosebud*, conclut sagement qu'aucun mot ne peut résumer la vie d'un homme. Ni, bien sûr, un millier ou un million de mots. L'essence de notre expérience est, inévitablement, hors de portée du langage, ce qui est une raison pour laquelle je me suis toujours méfié des Mémoires, ainsi que de tout ce qui prétend révéler la « vérité », ou la soi-disant « histoire de... ». Peut-être que quand un écrivain se rend compte de cela, il ou elle se tourne vers la fiction. Du moins, je pense que c'est ce qui m'est arrivé.

Néanmoins, me voilà pleinement conscient que je ne parviendrai pas à dire la vérité malgré tous mes efforts, et sur le point de commencer cette introduction en écrivant quelques lignes sur ma vie. Après tout, je suis forcé de reconnaître que nous vivons avant d'écrire, et que ce que nous vivons influence profondément ce que nous écrivons,

bien que beaucoup d'écrivains, aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre, refusent de l'admettre.

J'ai grandi dans une grande maison blanche à Brookline, dans le Massachusetts, dans la banlieue bourgeoise de Boston. Dans ma nouvelle « *My Sister's House* » (non incluse dans ce livre) j'ai écrit : « Il y avait des rangées d'escaliers, une cascade d'escaliers, et j'étais perché en haut d'un d'entre eux, mais il y en avait bien d'autres au-dessus de moi. J'étais un spectateur dans la maison, qui était aussi la mienne, mais quand on est enfant, on est comme un petit champignon dans une forêt. C'est votre forêt mais vous ne pouvez pas vous empêcher de la considérer comme *la* forêt qui appartient aux autres, aux arbres peut-être... Plus tard, j'ai vu la maison comme un château, gouverné par le Roi et la Reine, et dans lequel j'avais aussi une place, mais sans savoir comment... C'est une chose tout à fait étrange, que de naître dans un royaume, puis de passer une si grande partie du reste de sa vie à s'en souvenir ou à l'imaginer. C'est ce qui est arrivé à ma sœur et moi. Ce n'est que bien plus tard que nous sommes devenus des détectives et que nous avons essayé de comprendre comment fonctionnait le royaume. »

Le royaume s'est révélé être, comme on pouvait s'y attendre, dirigé par le Roi et la Reine, mon père et ma mère. Chose surprenante et troublante : bien que tous deux aient été des violonistes prodiges pendant leur enfance, ils n'auraient pu être plus différents l'un de l'autre. Mon père était un juif russe athée né à Varsovie, arrivé aux États-Unis alors qu'il avait une vingtaine d'années. Ma mère était une protestante née à Medford dans le Massachusetts ; elle était à moitié allemande et avait du sang anglais. Même si tous deux avaient quitté l'école tôt, mon père était un vrai intellectuel européen – une sorte de marxo-freudien qui connaissait au moins sept langues. Ma mère, qui était plus jeune de dix-neuf ans, aimait le cinéma, la télé, les courses

de chevaux et les spectacles de Broadway ; elle adorait lire et parler de Marilyn Monroe, Jackie Kennedy et Elizabeth Taylor. Bien que l'un et l'autre aient connu la pauvreté pendant leur enfance, mon père était très généreux avec son argent, alors que ma mère était d'une pingrerie quasi pathologique. Mon père était modeste, effacé, il ne se plaignait pas, savait écouter, il frappait toujours aux portes avant d'entrer. Ma mère était du genre à débouler dans une pièce sans prévenir. Elle était terriblement sensible et criblée d'angoisses qu'elle essayait de masquer en se vantant (elle ne manquait pas de raisons de se vanter, surtout en tant que musicienne), ou bien énumérait toutes les bonnes choses qu'elle avait faites pour sa famille le jour même. C'était une monologueuse qui vous coupait la parole et écoutait rarement – une vraie soliste, dans sa vie comme dans son art. Au contraire, mon père était l'équipier idéal, il aidait tout le temps les autres (elle, bien souvent), et avait fait partie d'un orchestre pendant presque toute sa vie professionnelle. En tant que soliste, ma mère cherchait toujours à vous ranger de son côté, car ce dont elle avait besoin plus que tout, c'était de se sentir comprise, plus même que d'être admirée. En définitive, elle avait peur de tout (bien qu'elle ait vécu jusqu'à quatre-vingt-quinze ans) : prendre l'avion, dormir, monter sur scène, être malade, perdre son influence sur quiconque dans sa famille – elle était donc, comme on peut le deviner, une rouspéteuse chronique. Mais elle était aussi passée maître dans l'art de se mettre en scène (c'était une excellente imitatrice), sachant instinctivement qu'elle devait toujours divertir son public pour le conserver. Mon père m'a dit un jour que le sens de la vie était d'aider les autres – chose qu'il avait toujours faite avec les membres pauvres de sa famille ainsi qu'avec ses élèves. Ma mère était trop assaillie par ses angoisses et par le besoin de « posséder » les gens pour penser au sens ou à une vision de la vie. Elle usait de

séduction avec ma sœur et moi, rivalisant ouvertement avec nos amis et amants afin de s'attirer toujours plus d'attention, de dévotion et de sympathie. Mon père, au contraire, a toujours respecté mon intimité et mes opinions personnelles. J'adorais débattre avec lui des qualités de Mahler, Dostoïevski ou Kafka. Intellectuellement, ainsi que dans tous les autres domaines, mon père était la personne la plus honnête que j'aie jamais connue. À cause des besoins que lui commandaient ses angoisses, ma mère était trop manipulatrice pour être réellement honnête avec les autres ou elle-même. J'aurais voulu passer plus de temps avec mon père, qui était souvent en tournée avec l'Orchestre symphonique de Boston, où il était premier violon et chef d'orchestre associé. Au lieu de ça, j'ai vécu avec ma mère la majeure partie de mon enfance, pendant laquelle elle a pris la malheureuse décision de m'apprendre le piano.

Peu préparé à son infatigable perfectionnisme, et désirant avant tout faire du sport avec mes copains – j'avais alors environ sept ans – j'ai un jour éclaté en sanglots pendant une de nos leçons. Les tendres progressistes qu'étaient mes parents ont cédé, et je n'ai jamais plus étudié le piano ou la musique. Et ainsi, bien que j'aie toujours préféré la musique à la littérature, je suis devenu écrivain (un monde dont mes parents ne faisaient pas partie) plutôt que musicien. J'ai quand même composé plus de cent chansons et morceaux pour piano, mais ils ont été essentiellement composés à l'oreille. Paradoxalement, ma sœur aînée, Donna, maintenant aujourd'hui éminente critique et professeur de littérature russe, a repris le violon ces trois dernières années, depuis que ma mère est morte.

J'ai passé beaucoup de temps avec ma mère, et je me rends compte que j'ai écrit des choses dures à son sujet, mais la plupart du temps j'adorais être avec elle, surtout pendant mon enfance. J'adorais l'écou-

ter s'entraîner sur le *Concerto pour deux violons* de Bach (qu'elle jouait avec mon père) et sur des concertos pour violon de Khachaturian, tandis que je caressais notre caniche. Ensuite, quand elle avait terminé, je me nichais dans ses bras, pendant ce qui me semblait être des heures, ou plutôt l'éternité concentrée en un moment. Elle était amusante, extrêmement affectueuse, sensuelle et excitante. J'ai pu lui avouer que j'aimais aussi la musique pop et le jazz (j'avais trop honte de le révéler à mon père) et plus tard, lui parler du désir que je ressentais pour différentes filles, au lycée. Bizarrement, cette mère-enfant, que j'avais toujours eu l'impression d'élever, fut ma première amie. Bien que j'aie parfois été envahi par une certaine exaspération, voire une colère aveuglante, j'éprouvais pour elle un immense amour, et je ne pourrais pas dire que je l'aimais moins que mon père, que j'idolâtrais.

LA DÉCOUVERTE DE BORGES

Je n'ai pas été un très bon élève durant mes deux premières années de lycée et on m'a envoyé dans un pensionnat à Groton, dans le Massachusetts, où mes notes se sont améliorées. Par miracle, j'ai été admis à la Brandeis University, une très bonne école d'art, où j'ai eu mon premier contact avec le travail de Jorge Luis Borges à travers sa nouvelle « L'Aleph », qu'on m'avait donnée à lire. Même si, au premier abord, je l'ai considéré à tort comme un écrivain de science-fiction, genre que je ne jugeais guère digne d'intérêt, la nouvelle a fait forte impression sur moi, et quand je me suis remis à la lire, environ deux ans plus tard, j'en suis devenu accro. Je pensais, et pense toujours, que Borges a été le premier auteur à écrire sur l'infini d'une manière intelligente, et que sa vision du temps, de la mémoire, des relations entre rêve et littérature et la « réalité » est unique. Il a littéralement et définitivement

transformé la conscience humaine. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il n'y avait pas plus de gens dans le monde à s'en rendre compte. Ce fut, peut-être, ma première expérience d'injustice littéraire.

Imaginez dans quel état d'excitation j'étais, lors de ma dernière année de lycée – j'avais vingt ans à l'époque –, quand j'ai découvert que Borges venait travailler à Harvard (à seulement un quart d'heure de chez moi), comme maître de conférence sur Charles Eliot Norton pour l'année scolaire 1967-1968. Par chance, je m'étais lié d'amitié avec une étudiante brésilienne nommée Mosa Flo Bildner qui était aussi obsédée par Borges que moi. Grâce à sa maîtrise de la langue espagnole, elle a déniché son numéro de téléphone à Harvard et le tour était joué.

C'était une époque différente, un monde différent. Si l'occasion de rencontrer Borges s'était présentée dix ou quinze ans plus tard, j'aurais été quasi paralysé par toutes sortes d'inhibitions, et je lui aurais, au mieux, écrit une lettre. Mais à vingt ans, j'étais véritablement trop jeune pour être sage, et trop innocent ou naïf pour avoir une motivation autre que le frisson de la rencontre avec un héros littéraire. Les gens étaient aussi plus accessibles, à l'époque. Il n'y avait pas de répondeurs ou de messageries vocales et beaucoup moins de numéros sur liste rouge. Donc nous l'avons tout simplement appelé et nous nous sommes rencontrés. Tout s'est si bien passé qu'il a renouvelé l'invitation.

Mon seul regret concernant ce premier rendez-vous de rêve fut de ne pas en avoir de trace. Lors de la seconde rencontre (j'étais seul), dans son spacieux appartement de Cambridge, j'ai emporté un vieux magnétophone à bande, de manière à garder un souvenir. Ce n'est qu'en écoutant les bandes plus tard dans ma chambre que je me suis rendu compte que Borges, de fait, parlait littérature, et qu'il fallait que cela soit conservé. Je lui ai alors proposé l'idée d'un livre de conversations et il a gracieusement accepté.

Je ne puis trouver quoi que ce soit de négatif à dire à propos de Borges. C'est un des rares êtres humains qui, dans une certaine mesure, ne m'ait jamais déçu, et il reste dans mon esprit la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée. Quelques lignes de ce qui est devenu *Conversations avec Jorge Luis Borges* sont publiées dans ce livre.

Laisance avec laquelle ces entretiens ont été rédigés (j'avais seulement six heures et demie de conversations avec Borges enregistrées sur bande, à partir desquelles construire ce livre), l'abondance de bonnes critiques qui ont salué sa publication (dans le *New Yorker* et le *New York Times*, entre autres) et ses multiples éditions traduites m'ont donné l'impression irréaliste qu'il était relativement facile de réussir dans le monde de l'édition.

J'avais aussi un certain nombre de représentations irréalistes, notamment en rapport à l'amour, au sexe et aux femmes. Dans mon essai sur Bill Evans, qui figure dans ce livre, je décris brièvement ma rupture avec une jeune femme alors que j'avais une vingtaine d'années et l'effet dévastateur qu'elle a eue sur moi. Entre autres conséquences, j'ai développé (à l'instar de ma mère) une insomnie chronique et j'ai fini par aller à l'infirmerie de la Tufts University, où j'enseignais, afin de me faire prescrire des somnifères au lieu de m'alcooliser tous les soirs jusqu'à trouver le sommeil.

LA DÉCOUVERTE DU QUAALUDE

« Oh, tenez, prenez ça. On en prend tout le temps », m'a dit une des infirmières en me tendant un flacon de Quaalude. On aurait pu aussi bien me donner un billet pour l'enfer, mais un enfer étrangement doux, un enfer insidieux pavé de plaisirs éphémères, mais qui se rappelait toujours à vous, tel un compte à rebours démoniaque.

Comment une telle chose a-t-elle pu se produire dans une université réputée pour son école de médecine ? C'était l'aube des années 70, bien avant que le Quaalude soit interdit, et personne ne savait vraiment alors ce que c'était. J'ai rapidement trouvé ça irrésistible, bien sûr, et j'ai découvert que je n'avais aucun problème à me faire prescrire une ordonnance vite fait bien fait.

Je dois rectifier la phrase précédente. Quelques personnes dans l'industrie pharmaceutique savaient que le Quaalude était hautement addictif et que ce médicament ne devait pas être prescrit pour une période excédant trois mois. Malheureusement, le Quaalude, et dans une moindre mesure d'autres médicaments sur ordonnance comme le Valium et la Ritaline, ont dominé ma vie pendant les onze années qui ont suivi. Qu'est-il advenu de l'avertissement sur les trois mois maximum ? Disons que je n'ai jamais rencontré de médecin dont je n'ai pas pu obtenir une ordonnance. Une des raisons pour lesquelles j'ai pu le faire (au-delà, dans la plupart des cas, de la simple cupidité des médecins) est que je m'étais convaincu que le Quaalude m'aidait dans pratiquement tous les aspects de ma vie. Y compris être convaincant avec les médecins. En réalité, j'ai écrit en vain pendant les quatre premières années de ma dépendance à Tufts, et les sept années qui ont suivi, à New York, je n'ai pas écrit une seule ligne, et j'étais sans emploi quasiment tout le temps. À Tufts, j'ai donné chaque cours sous l'effet de la drogue, et bien que les étudiants n'en aient jamais rien su, et qu'ils aient apprécié mon humeur invariablement bonne, ultra-décontractée et mes blagues à répétition, je doute qu'ils aient autant appris que si j'avais été sobre. Durant cette période, j'avais perdu beaucoup de mon intérêt non seulement pour l'écriture mais pour la lecture également, et j'étais incapable d'entretenir une relation de plus d'un mois avec une femme, passant de l'une à l'autre, et ce onze

© 13^e Note Éditions, 2011
Tous droits réservés
ISBN: 978-84-937595-3-7

Achévé d'imprimer sur les presses de Normandie Roto Impression S.A.S.,
à Lonrai, en janvier 2011

Dépôt légal : janvier 2011
Numéro d'impression:

Imprimé en France

Extrait de la publication